L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux : 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE, 11 SEPTEMBRE 1887.

UN PEU DE TOUT.

Il paraît, que dis-je ? il est certain que j'ai commis une erreur, l'autre jour, dans mon esquisse biographique de M. Ferdinand de Lesseps ; je ne lui ai pas attribué les perles auxquelles à droit sa couronne ; je l'ai fait descendre d'un degré, héraldiquement parlant. Je l'ai qualifié de vicomte, au lieu de lui donner le titre de comte qui est le sien. J'avais complètement oublié que son frère aîné, le comte Théodore de Lesseps, qui suivit aussi la carrière diplomatique et fut membre du Sénat sous Napoléon III, est mort il y a quelque douze ou treize ans, et que par conséquent il faut mettre un dièze à la clef et rendre ainsi à César ce qui est à César. Voilà qui est fait.

Après cela, laissez moi vous dire, tout aimés lecteurs, que je réclame, une fois pour toutes, votre indulgence complète, plénière, pour la prose que je vous sers de temps à autre, sous le fallacieux prétexte d'ornementer les portraits de personnages marquants publiés par l'*Abeille*.

Veuillez m'en croire, au milieu de mille et une autres occupations, il me faut chercher d'un pas plus qu'accéléré pour aller jusqu'au bout de ces croquis, même par à peu près, et toute ma visée, à dire vrai, est d'arriver à un ensemble qui ne soit pas trop défectueux. Je m'estimerai donc heureux, fort heureux, si je ne commets jamais d'oubli plus grave que celui que j'ai signalé ; et, je l'imagine, M. de Lesseps auprès duquel je ne m'en suis pas excusé dans une récente lettre, ne m'en voudra pas de ces perles comtales en moins.

Je le répète, j'écris à grande vitesse; n'ayant, la plupart du temps, que des données incomplètes, obligé de m'en remettre fréquemment à ma seule mémoire, pauvre servante parfois; contraint de tenir tête souvent à sept ou huit typographes qui attendent de la copie. En semblable condition, il est fort malaisé de ne pas dérailler, de ne pas tourner quelquefois à droite, alors que la gauche aurait dû être prise.

Et puis, sans vouloir méconnaître la valeur des titres nobiliaires, qui le plus souvent sont basés sur le talent ou des actions d'éclat, il me paraît qu'il est certains noms n'en ayant nul besoin pour sonner haut. J'ajoute même que parfois l'adjonction de ces titres à pareils noms me produit l'effet d'une dissonnance mal préparée, qu'on aimerait à sauver.

Il est des individualités qui se passent volontiers d'être armoriées ; j'irai plus loin, certains noms qui sont, par eux mêmes, des foyers de clartés, des ancêtres, me semblent, par cette adjonction, perdre de leur prestige, de leur euphonie même.

Du diable si un M. le duc, M. le marquis, etc., etc., sièrairent à des noms comme ceux de Raphaël, Michel Ange, Shakspeare, Corneille, Racine, Molière, Voltaire, Rousseau! Blasonnez un Napoléon, un Lamartine, un Guizot, un Berryer,, un Victor Hugo, un Alfred de Musset, un Thiers : aussitôt toute la physionomie du personnage est altérée. Comme ils éveillent mieux encore l'idée de la puissance du génie, en ne s'accouplant point à des titres sonores.

On l'a dit, je crois: le mot banal, prosaïque de Monsieur, appliqué à Thiers, brille aussitôt de je ne sais quelle clarté ; il a toute la valeur d'une dénomination nobiliaire, la plus haute même.

Et tenez, l'empereur d'Autriche vient de décerner le titre de baron à Pasteur; eh bien, si pleinement que soit mérité cette distinction, ne vous semble-t-il point que plus de lumière se dégage de ces sept lettres : Pasteur, que de cette appellation : baron Pasteur ?

Donc, comte ou vicomte, alors qu'il s'agit du créateur du Canal de Suez, de celui qui pense encore trouver, à Panama, le pendant de ce travail, c'est le nom de Ferdinand de Lesseps tout court qui se dresse ; là sont le prestige, le rayonnement.

Or j'en conclus que le comte de Suez, je voulais dire de Lesseps, ne me tiendra point rancune de ne lui avoir octroyé qu'une humble vicomté. Il est vrai que ma faute a été sensiblement atténuée, puisqu'en pesant de l'inauguration du Canal de Suez, le 20 novembre 1869, et rappelant les têtes couronnées qui étaient là, couronnes royales, s'il vous plaît, j'écrivais :

"Seulement, pour elles tout au moins, ils durent penser que leur royauté pâlissait devant celle du travailleur indomptable, auquel on devait ce mariage de deux mers : un peu plus fécond, celui-là, que le mariage de l'Adriatique avec les doges de Venise."

—C'est aujourd'hui même que les stations qui bordent ce côté des rives du Pontchartrain, feront leur clôture. Trop tôt et grand dommage. En effet beaucoup d'absents rentrent et ce sont surtout les journées de septembre, les approches et les premières soirées de l'automne, qui charment sur les bords du Pontchartrain. Sans compter que la température nous joue le vilain tour de faire un retour sur elle-même. Après avoir été vraiment douce durant une semaine, elle se montre brutale. Le thermomètre reprend ses cascades et se donne parfois la fantaisie de 90 degrés à l'ombre; ce qui ne ressemble guère à un apaisement d'automne.

Donc, plus aucun endroit public qui nous fasse les soirées courtes. Car je ne vous indige pas l'injure de vous ranger parmi ceux qui s'arrêtent dans aucun de ces bouges, dits "Café Concert," où l'on assiste au spectacle de ces dames, de ces femelles expectorant leurs insanités musicales ; se délivrant, non sans douleur pour ceux qui écoutent du moins, de leurs notes fausses, qu'elles vous décochent dans une désespérante contidukte ; avec des attitudes aussi maises que prétentieuses.

Pour ma part, lorsqu'il m'arrive, par mauvaise fortune, de passer devant ces régions mal hantées, au moment où l'une de ces impitoyables harpies de la petite affaire, je ne manque jamais de hâter le pas, à travers ce dévergondage de hurlements et de notes aigres, comme le voyageur effaré dont parle Hugo, dans *Les deux Archers*, je crois.

C'est là, pour le moment, le menu musical auquel dilettanti sont réduits. Mieux vaudrait, en vérité, serrer sa bouclé, que de goûter à telle cuisine.

Par bonheur, cette diète ne sera pas de longue durée, et si je ne me trompe point, c'est dimanche prochain que M. Bidwell ouvrira l'un de ses trois théâtres : l'Académie de Musique. Par une troupe de *minstrels*, j'imagine. Je n'ai pas un enthousiasme démesuré pour le minstrelisme ; je le confesse. Je ne sais trop comment cela se fait, mais les troupes de ces joyeux farceurs, qui feraient une ceinture à notre continent, ont beau changer, se succéder, malgré moi l'impression me gagne que c'est toujours la même qui est devant mes yeux. Je me prends à soupçonner parfois qu'ils se gausent du bon public ; qu'ils se sont bornés à renouveler leur pelure. Le trompe-l'œil du défilé de *La Juive*.

Tant pis pour moi, sans nul doute, de ne point m'amuser suraboundamment à ces gaudrioles. Je dois être dans le faux, puisque tant et tant s'éprennent de ces spectacles, les trouvent comiques à faire rire Young lui-même. Les masses adorent croquer ces pistaches là ; messieurs les entrepreneurs de minstrels, sans cesse renaissants, le démontrent, en réalisant fréquemment de beaux profits.

Du reste, ce n'est guère là qu'une entrée en matière. Les minstrels, distribués dans les divers mois de l'exploitation des théâtres américains, jouent un peu le rôle des bons d'œuvre dans la carte d'un repas. Il en est pour qui ils agissent en apéritifs.

Ce genre de spectacle a ceci de bon, d'ailleurs: il est absolument disjoint, par bribes, ne cause nulle fatigue à l'esprit, et vous pouvez, sans inconvénient, faire infidélité à la représentation et y revenir, sans qu'il y ait en pour vous aucune rupture d'ensemble. Aucun *plot* à suivre, comme on dit en anglais.

La marche est toujours ouverte ici par M. Bidwell, en affaire de théâtre. Les sources multiples auxquelles il peut puiser, la navette qu'il fait avec ses collègues en direction, aux Etats-Unis, lui permettent, lui imposent même l'obligation de fournir une carrière de sept ou huit mois par saison. Et, ce qu'il y a de mieux, à ce jeu qui serait dangereux, ou plutôt impraticable pour une administration de scène française à la Nouvelle Orléans, certains directeurs font parfois un bénéfice considérable, et présque tous en tirent patte ou aile.

J'ai déjà dit réitérément à mes lecteur pourquoi cette longue période de huit mois—qui, d'ailleurs, est aussi celle de la province française— demeure pénible à M. Bidwell, et à tous ceux qui, directeurs à poste fixe, reçoivent successivement les visites de troupes dites "*on the road*;" c'est-à-dire qui, tout le long de l'année, s'en vont du nord au sud, de l'ouest à l'est des Etats-Unis.

Ces messieurs, pour tout risque, ont leurs frais généraux, pas de chose relativement; quant à la rémunération des compagnies touristes, le montant en est déterminé par elles-mêmes, par leur valeur. C'est à-dire que la caisse devient commune entre elles et le directeur chez lequel elles font halte.

Celui-ci leur fournit ce qu'il a de *stock*, pour employer une expression commerciale fort usitée en toutes matières ; il leur donne salle, éclairage, employés, orchestre, la publicité dans une certaine mesure, et puis il leur alloue une proportion sur la recette, selon leur importance, leur vogue ; proportion allant parfois à 65 ou 70 0|0. C'est à ces troupes voyageuses qu'il appartient donc de faire leur lit ; tant pis pour elles si elles ne parviennent pas à attirer le public ; si au moment du partage, maigre chère leur est imposée. Très logique.

Avec un pareil système, praticable aux Etats-Unis, seulement pour les scènes anglaises, les dangers courus par un directeur sont fort limités et peu menaçants, on le voit. A moins d'une rare déveine, les pertes ne peuvent être très considérables ; dans une administration de ce genre, bien combinée, une ou deux bonnes recettes, tout au plus, par semaine, doivent amplement suffire à couvrir les frais de la semaine entière. Je me suis souvent étonné qu'une semblable méthode n'ait pas été adoptée dans la province française.

Que d'écroulements seraient ainsi évités ; comme le public y gagnerait en variété de spectacles et de personnel. Et comme il y aurait meilleure chance de développement, de progrès, pour la masse des sujets, appelés à paraître devant tant de parterres multiples ; étudiant les tempéraments divers et tirant de toutes ces opinions consultées, comparées, des conclusions fécondes pour leur talent.

—La date de l'ouverture de l'Opéra n'est n'est point encore fixée par l'administration. Celle-ci est, je crois, tenus un peu perplexe par ceux avec qui elle est en correspondance à la Havane, et qui, eux mêmes, doivent être passablement indécis, je suppose, en présence de la position actuelle de Cuba. Bien des malaises, ce me semble, là-bas, sous le triple rapport du commerce, de l'agriculture, de la politique.

Je l'ai déjà écrit ici, et j'y reviens, je ne crois guère à l'exploitation de la Havane par notre troupe française ; pour l'instant du moins.

Si je suis dans le vrai, il est donc probable que l'inauguration de la saison 1887-1888 se fera vers le 15 ou le 20 novembre.

Les derniers courriers constataient que M. Maugé, toujours sur la brèche, poursuivait avec ardeur le travail des engagements à Paris ; une dépêche et aussi une lettre du 26 août m'ont appris que ce travail est à peu terminé. Il ne reste, pour compléter le cadre, qu'à conclure avec une première danseuse, quelques sujets secondaires et les chefs d'orchestre.

A la date où m'écrivait M. Maugé, il espérait terminer promptement avec un chef d'orchestre d'excellente réputation.

Dès la saison dernière, bien avant les enquêtes provoquées par la catastrophe de l'Opéra-Comique et, plus récemment, celle du théâtre d'Exeter, M. Maugé, avec qui j'avais fréquemment causé de ce sujet, s'était montré fort disposé à substituer l'électricité au gaz. Ce conseil, je le lui donnais intérêtement, ainsi que celui de renoncer à tenir l'emploi de baryton, tant qu'il s'occuperait d'administration, —directeur, ou directeur-gérant.

C'est chose faite; un baryton de grand opéra a été engagé à Paris: M. Claverie, avantageusement connu en France; M. Maugé a chargé un agent de prendre toutes les dispositions utiles pour que s'opère sans délai cette transformation dans l'éclairage.

L'électricité sera donc partout à l'Opéra, et même aux quatrièmes; car, Dieu me garde de conseiller à la direction de se priver de ces places, qui comptent bel et bien aux jours de grandes recettes. C'est l'avis tout opposé que je lui donne.

En attendant que nous arrive le tableau complet de la double troupe de l'Opéra, en voici les sujets principaux dans les trois genres : opéra, opéra-comique, opérette :

Mlle de Ronsly, forte chanteuse, Falcon ;

Mlle Langlade, chanteuse légère de grand opéra ;

Mlle d'Asch, contralto ;

Mme Sarah Raphall, 1ère chanteuse d'opérette ;

Mme Péa, seconde chanteuse d'opérette ; des jeunes chanteuses ;

Mme de Voltry, duègne, Dessloauzas;

M. Bérger, premier ténor d'opéra ;

M. Garaud, fort ténor doublure ;

M. Clavelry, 1er baryton de grand opéra ;

M. Désnoyers, 1ère basse de grand opéra ;

M. Cosie, basse chantante de grand opéra ;

M. Genin, 1er ténor d'opéra comique ; des seconds ténors de grand opéra, au besoin, et spécialement, 1er ténor d'opérette ;

M. Poirier, baryton d'opéra comique, et spécialement d'opérette ;

M. Moreau, 1er comique d'opérette ;

M. Ducos, second comique ;

M. Labarre, régisseur général.

De cette troupe je ne connais personne, je ne sais rien que ce qui m'est parvenu par lettres ou amis venus de Paris. Je ne m'aliénerai donc ni parti ni contre les artistes qui seront parmi nous dans un mois ou deux. Quand les "chandelles seront allumées," je ne me préoccuperai nullement de leur passé; je ne m'inquiéterai en rien de l'opinion des publics, quels que soient ceux-là, devant lesquels ils ont pu paraître, réussir ou tomber. Je prendrai, comme toujours, la liberté grande de juger par moi-même, par moi seul. Bons ou mauvais, le public fera de ces jugements ce que bon lui conviendra. En cela c'est à lui qu'appartient le dernier ressort.

Néanmoins, à en croire les informations que quelques personnes ont bien voulu me transmettre de Paris, M. Maugé est parvenu à former un ensemble, qui peut se ranger sur la ligne de ceux que l'on rencontre, d'ordinaire, sur les scènes importants de la province française. Il y a, me dit-on, parmi ces nouveaux pensionnaires de notre Opéra, de la voix, du talent, de la jeunesse, du repertoire et de jolies femmes. Je souhaite que tout cela se réalise, pour le plaisir actuel du public et pour l'avenir du théâtre français à la Nouvelle-Orléans.

Mais tout confiant que je suis dans le goût de quelques uns de ceux dont j'ai l'avis sur ces artistes, il me semble plus prudent de ne rien préjuger et d'attendre, même et surtout pour ce qui est du chapitre de la beauté. Hélas! combien de fois nous a t-on annoncé des cipres accomplis de beauté ; de nature à incendier les allumettes de la salle, et qui avaient du se métamorphoser complétement en voyage, car une fois à la rampe, elles ne répondaient plus au signalement ; elles n'étaient rien moins que jolies. Elles s'étaient pas probablement des beautés de long cours. Si bien que les allumettes, ici rappelées, prouaient médiocrement feu.

Quoi qu'il en soit, si, en présence du prix des places, en présence des ressources limitées de la Nouvelle-Orléans, en présence des appointements surélevés, maintenant exigés par les artistes lyriques, la direction est parvenue à composer un ensemble d'une tenue moyenne, elle aura rempli sa part de contrat. En effet le public sait bien que, tout excellentes que soient les intentions d'un impressario, tout désireux qu'il soit de faire de l'art, il est une limite de risques qu'il ne doit pas raisonnablement franchir.

Dans l'exploitation prochaine, il est bien entendu—cela a été dit, écrit à maintes reprises—que l'objectif est, avant tout, l'opéra. C'est sur le groupe des interprètes de ce genre que l'attention se porte, et j'en demeure convaincu, c'est à cette partie du personnel que se seront attachées les efforts de la direction ; c'est pour les artistes du grand opéra qu'auront été consentis ses lourds sacrifices d'argent.

Les éléments dont se compose notre population, veulent que toute exploitation théâtrale repose sur cette base de l'opéra. Le nombre de ceux qui connaissent assez les finesses de la langue française pour comprendre l'opérette—vivant du dialogue presqu'autant que de la musique—est ici trop restreint pour qu'ils puissent maintenir un théâtre qui se cantonnerait dans ce genre.

Ce qu'on me rapporte des sujets de l'opérette, est d'un augure très favorable, et nous présage des soirées, des matinées agréables, avec un répertoire élargi. Or, s'il en est ainsi, s'il nous vient une troupe d'opérette, qui mène rondement ses répertoire, en même temps que la troupe principale nous rendra avec talent les grandes œuvres lyriques, dont le retour est appelé ici par l'immense majorité des sontions du théâtre français, l'administration aura largement rempli ses promesses, et large compte lui en sera tenu.

En présence de cette double troupe maintenant formée, et qui paraît contenir des éléments excellents, il reste au public un devoir à remplir : celui de parfaire la somme de vingt-cinq mille piastres, chiffre que M. Maugé, avant son départ, fixait comme minimum pour la réunite du grand opéra.

Confiante dans les sympathies de notre population, la direction de l'Opéra a devancé l'événement: avant même que ce montant fut souscrit, elle s'est engagée, elle s'est rendue à notre désir. Sa confiance ne sera certainement pas trompée.

Cet abonnement de vingt cinq mille dollars n'est pas encore obtenu; il est cependant bien près de l'être. Que cette souscription s'achève donc; que le chiffre demandé soit même dépassé, car pareil résultat est facile dans un centre comme le nôtre. Les absents reviennent déjà en nombre; il est encore toute encore bien des portes où frappe et qui s'ouvriront au premier appel.

—La mort récente de Susanne Brohan me remet en mémoire un mot de Théophile Gautier, le critique infatigable dans sa manière ; manière charmante. Au début de l'un de ses étincelants feuilletons, qu'il étoilait en Cellini de la Bagnère, il écrivait :

"Ces Brohan ont le diable au corps!" Comme cela était vrai, comme cela disait bien en sept mots l'exubérance d'esprit qui était en cette mère, en ces deux filles : Augustine—Madeleine. Le mot de Gautier, qui revient ainsi à ma pensée, m'a reporté à une soirée que je passai chez les Brohan,—je parle de longtemps.

Le salon était petit, modeste, mais quelle opulence de conversation, quelle symphonie de mots charmants on y entendait ! Il y avait là, entr'autres—je les revois encore—Théophile Gautier, Offenbach, Janin, un chanteur du nom de Corradi, qui, une saison, tint l'emploi de baryton, au Théâtre d'Orléans, et le vieux Castil-Blaze. Il me semble que l'écho me frappe encore, que la vision me revient de ce cercle qui faisait la soirée si courte; de ces causeurs, femmes et hommes, qui se dépensaient, sans compter, en entrain, en originalité. Les femmes, le trio des Brohan surtout ; c'était un étincellement, un feu d'artifice d'esprit ; une fusée n'attendait pas l'autre.

Les traits s'entrecroisaient, les ripostes pétillaient, et parfois les mots, venant hativement et d'ensemble, se mêlaient comme dans un bouquet pyrotechnique : tout un feu d'artifice, je le répète. Et, de ci de là, pardessus ce bruit qui était bien une ravissante musique, Castil Blaze, au piano, nous chantait, traduites par lui, en provençal, les mélodies les plus en vogue des maîtres d'alors.

Cette soirée, où je retrouvais les Brohan aussi séduisantes qu'elles se montraient à la Comédie-Française, m'est restée comme l'un de mes plus précieux souvenirs; une coulée de lumière.

Je pourrais en placer ici bien des détails, mais voici que mon concou, qui me chaute les heures, m'avertit qu'il est temps de livrer ma copie aux compositeurs. Or, le petit oiseau, un ami sûr, est un sonneur d'une exactitude solaire ; c'est mon ténor ordinaire, qui me compte aujourd'hui les instants avec une régularité redoublée.

En effet, il s'était, ces derniers mois, quelque peu dérangé, enroué; l'aphonie menaçait presque, et j'ai eu l'idée heureuse de le confier à un véritable artiste en son genre, M. R. Saulay, l'horloger de la rue du Canal, l'élève émérite de Brégnet, qui a rendu à mon petit allié la plénitude de ses poumons, une voix qui porte, je vous l'affirme. Quelle fortune pour M. Saulay, que je remercie de cette cure, s'il pouvait appliquer même traitement aux chanteurs fourbus!

Il augmenterait ainsi le nombre des artistes lyriques valides, et ce marché accru aurait, sans doute, pour conséquence, des prix moins onéreux parmi les virtuoses de la voix.

—C'est bien par des ministrels que M. Bidwell, ainsi que je l'ai écrit tout à l'heure, ouvrira la saison 1887-1888 de l'Académie de Musique, dimanche prochain 18 septembre. La troupe Wilson et Rankin en aura l'étrenne ; elle est l'une des plus complètes aux Etats-Unis.

Je reparlerai de cette ouverture impatiemment attendue.

On pourra donc dès demain, j'imagine, s'adresser au contrôle du théâtre, où l'on retrouvera, bien entendu, M. Fred Maurer, le trésorier ; un de ces employés qu'une administration conserve précieusement, car fort malaisé en est le remplacement.

Ai je besoin d'écrire que je souhaite à l'entrepreneur, à l'infatigable M. Bidwell un plein succès? Nul plus que lui n'y a droit.

Au moment de terminer cette revue, on me remet une dépêche de Paris, par laquelle M. Maugé annonce qu'il quittera la France, le 24 septembre, pour la Nouvelle-Orléans.

L. Placide Canonge.

L. Grunewald.—Remerciments à M. L. Grunewald, qui nous fait remettre les trois compositions suivantes pour piano : *Lalla Rookh*, valse, avec figures nouvelles, par Henry Gass ; *Pâquerette*, mélodie sans paroles, Paul Beaumont ; *Estudiantina*, valse d'Emile Waldteufel.

Musique. — Nos remerciments à M. P. Werlein, qui nous envoie : *Les Deux Lapins*, chansonnette bien connue, paroles de H. Poullain, musique d'Albert Renand, et *Calliopean Waltz*, de Mary Dudley.

Pari d'un boucher.—"A Rouen, il y avait—raconte le *Times* de Londres—un boucher qui avait fait pari d'introduire dans la ville un jeune veau sans payer les droits d'octroi. Un jour de marché, cet homme se présente à une des barrières, portant sur son dos un sac dans lequel il y avait quelque chose de vivant.

"Le boucher allait passer, quand un préposé de l'octroi l'interpelle :

"—Eh ! mon brave, que portez-vous donc là ?

"—Ma foi, *m'sieu*, c'est un chien que j'ai acheté et que je porte dans ce sac, parce qu'autrement il observerait la route et retournerait chez son ancien maître.

"—Oh! parfait! seulement, il me faut me montrer votre sac tout de même.

"—Vous êtes bien bon, mais alors le chien va se sauver.

"—C'est votre affaire. Voyons, ouvrez ce sac.

"Le boucher, tout en maugréant, ouvre alors son sac ; et le chien,—car c'était bien un chien,—s'échappe. Le boucher court après et bientôt l'homme et la bête sont hors de vue.

"Au bout d'une heure, le boucher reparaît à la barrière, soufflant, suant, hors d'haleine, portant encore son même sac sur ses épaules, et dans ce sac quelque chose de vivant.

"Ah! ah! fit le douanier narquois, vous voilà donc encore avec votre chien?

"—Oui, *m'sieu*, une rude chasse, allez qu'il m'a fallu lui faire et c'est à votre bavé d'avoir que je le dois, répond le boucher de mauvaise humeur.

"—C'est bon, c'est bon, gogueneurda le douanier, devenu bonhomme. Allons, passez maintenant!

Dans un hôtel, en Suisse :

—Pardon! murmure doucement un voyageur, rons me disiez que j'avais, de ma chambre, une vue admirable ?

—Parfaitement, fait l'hôtelier; elle donne sur une salle à manger de cinq cents couverts !

Athenée Louisianais.

Concours littéraire de 1887.

PROGRAMME.

Il y aura deux classes de concurrents, comprenant l'une les hommes, l'autre les femmes.

Chaque classe aura à traiter un sujet séparément.

Une médaille d'or sera accordée au meilleur manuscrit de l'une et de l'autre classes, les deux médailles étant d'égale valeur.

Toute personne résidant en Louisiane, et qui n'est pas membre de l'Athénée, est invitée à concourir.

Les concours est ouvert à partir du 1er juin 1887 jusqu'au 25 février 1888, inclusivement.

Les manuscrits ne seront plus reçus après le 26 février ; ils seront écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement les enveloppes des concurrents qui ont mérité les médail, s, pour s'assurer qu'ils sont dans le conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Les deux manuscrits couronnés seront publiés dans les Comptes-rendus de l'Athénée.

La présentation des prix se fera publiquement, dans une séance spéciale. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Les noms des lauréats seront proclamés après la lecture des manuscrits qui auront obtenu les médailles, ainsi que les noms des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées.

Les candidats devront se conmettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans nous cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, s'exposera à être mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir jusqu'à nouvel ordre.

Les sujets choisis sont les suivants, et devront être traités en prose.

Pour les femmes:

Les poésie de Lamartine.

Pour les hommes :

Un proverbe ou une comédie : la scène doit se passer en Louisiane.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
ALFRED MERCIER.
P. O. Box 2346.

M. LOUIS PASTEUR.

Au premier rang des noms glorieux du dix neuvième siècle se place celui que nous venons d'écrire. Une double auréole l'entoure; non seulement M. Louis Pasteur est un prince de la science; non seulement c'est un admirable découvreur, mais c'est encore, c'est surtout un bienfaiteur de l'humanité. Aussi à entendre, à lire ce qui se dit, ce qui s'écrit sur cet homme à part, on croirait que chaque pays le réclame, l'aime comme l'un des siens.

A tous les coins du monde cette belle individualité est connue ; partout on s'incline devant son puissant savoir, devant son caractère d'une inaltérable pureté. Tout un hymne d'affection et d'admiration s'élève autour de lui.

Nous n'avons sous la main que bien peu de données relatives à cette haute personnalité ; la silhouette que nous allons en tracer, sera donc forcément très incomplète.

M. Louis Pasteur est né à Dôle, dans le département du Jura (France), le 27 décembre 1822. Sa famille, assez humble, n'avait que des ressources fort limitées, mais son père un père plein de tendresse et au cœur d'or, avait vite reconnu chez son fils des aptitudes brillantes. Rien ne fut donc épargné pour l'éducation de celui-ci qui, comprenant les espérances fondées sur lui, se mit en tête de les justifier.

Dès le début le travail fut au lot, et il y persista tellement qu'à 24 ans, après des examens très remarqués, il obtenait une chaire de physique à Besançon, à Dijon, à Strasbourg, à Lille il fit sa marque et en 1857, on lui confiait la direction scientifique de l'Ecole Normale à Paris, où il passa dix ans, remplissant ses fonctions avec une immense autorité.

Tout en poursuivant cette tâche de l'enseignement, M. Pasteur écrivait des livres qui attiraient partout l'attention du monde savant. En Angleterre ces travaux furent acqui is comme ouvrages de la plus haute portée ; la Société royale de Londres lui décerna une médaille très enviée, la médaille Rumford, pour ses recherches sur la polarisation de la lumière ; le ministère de l'Agriculture d'Autriche lui accorda un prix de 10,000 florins pour ses découvertes en sériciculture, et enfin l'Assemblée Nationale française lui vota, comme hommage au savant, une pension viagère de 12,000 francs. Napoléon III l'avait antérieurement élevé à la dignité de Sénateur, le 27 juillet 1870, mais la décret, contresigné par M. Emile Ollivier, ne fut pas promulgué.

Cependant ce qui a fait, ce qui fait le plus d'éclat sur ce nom universel de Pasteur, c'est la persistance et la sureté de main avec lesquelles il a poursuivi ses études sur les microbes, sur l'hydrophobie.

Là il semble vraiment qu'on se trouve en présence d'une de ces individualités ne ressemblant à aucune autre, si dans le présent, ni dans le passé.

Afin de continuer l'œuvre qu'il a mené si loin déjà, Pasteur s'est condamné à une existence que, seuls, peuvent accepter ceux qui aiment la suite de la science et l'amour de leurs semblables.

Enfermé dans son laboratoire de la rue d'Ulm ou dans celui de la rue Vaugelin, à Paris, il y vit comme en dehors du monde. On dirait un de ces anciens alchimistes, toujours l'esprit absorbé par l'objet de leurs recherches.

Seulement ce n'est point le moyen de bâtire monnaie que ce travailleur demande à la science; c'est à la poursuite d'un bienfait pour la terre entière qu'il consacre ses nuits et ses jours, au profit notamment atteints du mal de nos bidets, le plus redoutable, tant les rivages deviennent plus de ce mal et y puisant un préventif, comme autrefois Jenner avec son vaccin.

Cette réclusion volontaire n'a pas été vaine : si pour quelques cas de non réussite dans l'application de la méthode préventive qu'on lui doit, Pasteur trouve encore des contradicteurs, du moins l'immense majorité du monde scientifique le considère comme un découvreur devant lequel il faut s'incliner. Les preuves de son succès sont si nombreuses que de toutes parts lui arrivent des témoignages de respect et de consécration. Et, sans bruit, calme devant toutes les attaques, fort de son savoir de ses expériences mille et mille fois renouvelées, il continue ses explorations dans ce qui peut rester pour lui inféconds, il marche avec la conviction de faire contre la rage, au moyen du virus rabique traité par lui, de faire contre bien d'autres maux qui affligent notre espèce, ce que celui que nous avons déjà nommé, Jenner, fit contre la hideuse plaie de la petite vérole.

C'est dans ce laboratoire, rempli de poisons terribles, peuplé d'êtres auxquels est inoculée une maladie redoutée entre toutes que l'Académie Française est allée chercher Pasteur qui, comme Molière, mauquait à sa gloire. Nul plus que lui ne fut étonné de cet honneur, et si vous lisez le discours qu'il prononça, le jour de sa réception, vous verrez que jamais récipiendaire ne fut plus sincèrement modeste que celui là. Il se sentait comme gêné, comme perdu parmi ces célébrités dont pas une cependant ne lui est supérieure.

La modestie, du reste, est l'un des traits les plus saillants chez M. Pasteur. Lors qu'à nous ne savons plus quoin occasion, il lui fut fait une ovation en sa chère ville de Dole, en face de la maison où il est né, et dont l'inscription le rappelle, il ne vit dans cette manifestation qu'une sorte de tendresse familiale qui exagérait ses mérites : on voulait le fêter.

Un autre trait aussi à rappeler en cette splendide nature : la piété filiale. Dans cette même occasion elle éclata chez l'homme de science ainsi qu'elle l'eut fait chez le poète le plus tendre.

Il était là, devant la vieille maison de famille la maison de son berceau, et lorsqu'une voix autorisée eut parlé de ses longs et merveilleux travaux, lorsque une population entière l'eut acclamé ; lui, se rappelant les trésors d'amour que lui avait prodigués son père, il s'écria dans une superbe explosion d'éloquence : O mon père, pourquoi n'êtes vous plus là!

De ce père alors il improvisa le plus éloquent panégyrique qu'arrêtèrent seuls ses larmes et ses sanglots.

M. Pasteur est commandeur de la Légion d'honneur, membre de presque toutes les sociétés savantes du monde, et il y a trois jours à peine, l'empereur d'Autriche lui décernait l'Ordre de la Couronne de fer et le titre de Baron.

Donc, toutes les noblesses en cet homme qui, ne se contentant point d'essuyer le mal chez les malheureux, de prodiguer ses soins à tous les humbles, à tous les pauvres, se rappelle souvent à eux, en leur envoyant un secours qui retarde le retour de la misère. L'ami vient après le médecin.

Il y a de l'apôtre chez M. Pasteur.

L'on fabrique des souliers de tous genres dans les ateliers de l'Etoile Rouge.

Thérapeutique chinoise.—Que pensent, de cette thérapeutique chinoise, les adversaires de la méthode pastorienne ?

Le *Celestial Empire* de Shanghai annonce, à la date du 15 juillet, qu'un habitant de Tching-Liang, qui avait été mordu par un chien enragé et chez lequel on constatait des symptômes d'hydrophobie, a été, selon la coutume en pareil cas, pendu par les pieds et les mains et laissé dans cette situation jusqu'à ce que la mort eût mis un terme à ses souffrances.

Pour écrire dans l'obscurité.—Un médecin de Nantes vient, paraît-il, de découvrir un appareil qui permettra désormais d'écrire dans l'obscurité.

Appareil éminemment utile, en en convient, pour les nombreuses personnes obligées de travailler la nuit et qui perdent la vue à force d'écrire à la lueur des lampes ou du gaz.

Sans compter que les aveugles pourront devenir de merveilleux écrivains. Et on lira des réclames ainsi conçues : "Un roman merveilleux, dû à M. Z....., vient de paraître chez l'éditeur Trois-Etoiles. Bien qu'atteint de cécité, Z.. a décrit des paysages adorables. C'est le dernier degré du rêve et de l'observe."

C'était une femme de beaucoup d'esprit que Susanne Brohan, la mère de Mmes Madeleine et Augustine Brohan, qui vient de mourir.

Un soir, déjà quinquagénaire, elle se trouvait dans un salon. Un jeune homme se crut obligé de flirter et de lui adresser de galants compliments.

Elle, alors, l'interrompant avec un éclat de rire :

—Ah ! monsieur, si vous n'êtes pas myope, vous êtes sans excuse.

Un souvenir d'Alexandre Dumas, que conte le *Journal amusant*.

Un jour, Béranger se trouvait chez lui avec Michelet.

La conversation s'engagea sur la politique et ne tarda pas à prendre le caractère d'une discussion sérieuse et philosophique.

—Les révolutions, disait Michelet dans son poétique langage, sont comme les petite artériées. Il faut les creuser jusqu'au fond. Ce n'est d'abord que de l'eau trouble....

—Eh, oui-mite, ce n'est plus que de l'eau claire, hélas! répondit mélancoliquement le vieux chansonnier.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Nouvelle-Orléans, 11 septembre 1887

—Indications—Pour la Louisiane: Temps plus frais et beau ; température presque stationnaire et averses locales dans l'extrême sud ; vigues vents frais variables.

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS

Inscrits au Bureau de l'Etat civil dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Daniel Manger à Mlle Elizabeth Rathledge.
E. Cavalié à Mlle Elizabeth Mason.
Henry Williams à Mlle Ellen White.
Jos Willis à Mlle Ella Flax
Chas. H. W. Copeland à Mlle Mille L. Williams.
Isaac Howard à Mlle Annie Williams.

Naissances.

Mme Jean Roussel, un garçon.
Mme Linna W. Brown, un garçon.
Mme Thomas Burgold, une fille.
Mme Joseph Flynn, une fille.
Mme William Schwartz, jumeau.

Décès.

Henry Courrat, 2 mois, coin Moreau et Port.
Hy. Albert Wink, 12 mois, coin Port et St-Claude.
Lillie A. Kolb, 1 mois, 850 rue Josephine.
Thomas Moran, 59 ans, Shakespeare Almshouse.
Martin Moran, 11 mois, 230 rue Conti.
Mme Ive Mary O. Berthelot, 76 ans, 165 rue Washington.
Sarah Lucas, 6 mois, 127 rue Chippewa.
Marie Hurst, 37 ans, 480 rue Peydras.

Ventes—Voici la liste des ventes qui ont été effectuées hier par les encanteurs de la ville :

Par Mathew & monroe.

Un cottage sur la rue Quatrième entre Laurel en Annociation, $1,075.

Par W. H. Hodgson.

Deux lots de terre, coin Annonciation et Septième, $1,500:

Par le Shérif.

Un lot de terre rue Tchoupitoulas entre Première et Soraparu, $1,700.

Un lot de terre rue de l'Esplanade près Levée, (Seamen's Friend Society building,) $1,670.

Noyé.—Comme le steamboat Mabel Comeaux abordait la plantation R. S. Wilkinson, un nègre du nom de Frank Butler, faisant partie de l'équipage, est tombé à l'eau et s'est noyé.

Cour Civile de District.—L'inventaire de la succession E. S. Wurttemberger a donné $18,523 80. Savoir: mobilier, $3,820; titres divers, $14,040; bons, $2,317 80; bijoux, $608; propriétés immobilières, $300; terrain au cimetière, $416; déposit à la People's Bank, $300; total, $18,523 80.

Cour du recorder Davey.—Cecilia Teamering, larcin, cour criminelle sous caution de $250.

Winnie Stapleton, coups et blessures, cour criminelle sous caution de $500.

Cour du recorder Davey.—Les témoignages recueillis par le juge Davey au sujet de l'affaire de meurtre de M. Zennecke, ont été signés hier et M. James Brown